

26^e DIMANCHE ORDINAIRE A 2011

Les textes de la liturgie de ce jour décrivent des comportements et se permettent même de les juger. Ils portent donc sur la morale. Essayons de les suivre dans ce domaine délicat.

Attardons-nous d'abord sur l'évangile. Il se compose de deux parties : une parabole et son explicitation par Jésus lui-même. La portée de la parabole est pourtant claire : le sens en est transparent. Au passage, on peut admirer le courage de Jésus qui n'hésite pas à mettre les points sur les i : ses auditeurs en effet étaient parfaitement capables de transposer le sens de la parabole. Jésus, lui, enfonce le clou. Le premier fils, celui qui finit par aller travailler à la vigne de son père après avoir préalablement refusé, représente ces publicains et ces pécheurs qui ont changé de conduite grâce à la prédication de Jean-Baptiste, tandis que le second fils, celui qui affirme son obéissance en paroles mais pas en actes, est précisément le portrait des contradicteurs de Jésus. Par extension, on peut dire que le premier fils désigne aussi l'humanité païenne, celle qui va *se repentir* en accueillant l'annonce évangélique et désormais travailler aux œuvres de Dieu, tandis que l'attitude du second fils met en lumière l'endurcissement d'Israël ne s'apercevant pas qu'il est infidèle à l'Alliance dans la mesure où il n'accueille pas Celui qui vient l'accomplir.

L'infidélité que stigmatise Jésus concerne en même temps la foi et les mœurs. Comme dit Paul, la Loi a été donnée pour convaincre l'homme qui la recevrait de péché : la Loi indique le but mais ne donne pas la force de l'atteindre. Elle est le signe d'une Economie provisoire. Se découvrant plus profondément pécheur, l'homme est amené à prendre conscience qu'il ne peut se sauver par lui-même. La Loi est donnée pour que soit demandée la grâce. Or qu'observe Jésus ? Que ceux qui devraient le plus avoir conscience de cela sont pleins d'eux-mêmes, se comportent devant Dieu et les hommes avec orgueil, alors que ceux qui avaient capitulé devant les exigences de la Loi sont capables de repentir et de conversion.

Pourquoi ? C'est ici qu'il faut dissiper un malentendu. On pourrait avoir l'impression, à la lecture de la parabole, que la matérialité de l'acte l'emporte sur la qualité

de l'intention, qu'il vaut mieux obéir en renâclant que désobéir en étant hypocrite. Ce n'est pas tout à fait le sens de l'exemple donné par Jésus. La parabole s'éclaire si on la rapproche de l'oracle d'Ezéchiel. Le prophète rapporte le cas d'un homme qui d'abord accomplit un acte juste puis ensuite, se détournant de sa conduite bonne, commet un acte injuste. Et symétriquement le cas d'un homme qui d'abord commet un acte mauvais puis, s'étant repenti, accomplit un acte bon. A chaque fois, il y a deux actes où pour chacun intention et objet sont de même nature : soit bon, soit mauvais. Il en est presque de même dans la parabole. Le premier fils a d'abord vraiment désobéi et commis un acte injuste : il est réellement un pécheur. Mais il se repent, souligne Jésus. Alors il accomplit un second acte où objet et intention coïncident dans le bien. Le second fils, quant à lui, n'a posé qu'un seul acte où à la fois l'objet et l'intention sont mauvais. L'objet, parce que le travail n'est pas fait ; l'intention, parce qu'on peut douter de sa sincérité quand il affirme son obéissance. Même s'il avait été sincère, il n'en aurait pas moins péché par inconstance.

Ce qui fait la justesse morale de l'attitude finale du premier fils, c'est la coïncidence dans le bien de l'intention et de l'objet de l'acte : il a ensuite vraiment voulu aller travailler à la vigne de son père et il l'a fait. Cela permet de comprendre qu'un acte matériellement bon (comme obéir à un supérieur légitime) n'acquiert de valeur que s'il l'est aussi formellement (si l'intention y est). Ce qui fait la valeur de nos actes bons, c'est donc non seulement le résultat matériel mais aussi et surtout l'amour que nous y mettons.

C'est peut-être ce que n'avaient pas compris les auditeurs de Jésus. Le bien à réaliser ne s'apparente pas à un règlement qu'on observerait sans état d'âme, mais à un aimant, à quelque chose d'attractif, qui meut la volonté en lui faisant espérer une délectation (autre que la simple satisfaction d'avoir fait son devoir, ce qui conduit à la morale kantienne, celle des camps de concentration allemands). C'est d'ailleurs ce qu'a en vue Paul dans la 2e lecture. Il commence par parler, lui aussi, de comportement moral puis, n'y tenant plus, il en dévoile le fondement : le Christ qu'on a à imiter, non pas mécaniquement, mais parce qu'on a été saisi par son exemple. Qu'est-ce qui pousse finalement à accomplir le bien ? C'est l'attraction que le bien exerce, et cette attraction, c'est l'amour. Imiter le Christ ne peut nous séduire que dans la mesure où nous l'aimons et nous admirons son œuvre. Cela

relève de l'intention. Mais d'une intention comme dynamisée de l'intérieur, poussant à l'exécution, celle-ci se produisant avec l'aide de la grâce. Qu'est-ce qui pousse finalement à agir bien ? Ce n'est rien d'autre que le bien lui-même. Qu'est-ce qui arrache le méchant à sa perversité ? C'est la vie qui est l'aboutissement du bien. Qu'est-ce qui conduit pécheurs et publicains au repentir ? La prédication de Jean-Baptiste qui réveille en l'homme le sens de Dieu. Qu'est-ce qui amène le premier fils à faire la volonté de son père ? Précisément son désir de communion avec lui, son amour filial.

Au cœur de l'acte moral, il y a l'amour du bien. Pour nous, ce bien a un visage : c'est le Christ, effigie du Père, image du Souverain Bien. Alors s'il est bon de se convertir du mal au bien, il est encore meilleur de faire le bien tout de suite. Prenons modèle sur les saints archanges que nous fêterons jeudi : leur *oui* a immédiatement façonné leur être et l'a fixé pour toujours dans le bien, en Dieu, dans une surabondance de plénitude et de vie.